

INCONSCIENT ET CULTURE

Symbolisation et environnements

Anne Brun
Bernard Chouvier
René Roussillon

Vincent Di Rocco
Nathalie Dumet
René Kaës

Raphaël Minjard
Sylvain Missonnier

DUNOD

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, 2019

11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-10-079598-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

<i>LISTE DES AUTEURS</i>	VII
<i>INTRODUCTION</i>	1
ANNE BRUN, BERNARD CHOUVIER, RENÉ ROUSSILLON	
1. La fonction de l'objet dans la symbolisation et la désymbolisation	11
RENÉ ROUSSILLON	
2. Le processus créateur : une voie royale pour une écoute de la sensorimotricité	33
ANNE BRUN	
3. L'environnement halluciné	71
VINCENT DI ROCCO ET RAPHAËL MINJARD	
4. D'une topique psychosomatique intersubjective	91
NATHALIE DUMET	
5. L'environnement non humain	125
SYLVAIN MISSONNIER	
6. L'émergence de l'utopie : symbolisation et/ou aliénation	151
RENÉ KAËS	
<i>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE</i>	165

INDEX DES NOMS

175

TABLE DES MATIÈRES

179

LISTE DES AUTEURS

Ouvrage sous la direction de :

- **Anne BRUN**

Professeure de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2. Elle est directrice du Centre de recherche en psychopathologie et psychologie clinique (CRPPC) depuis 2009. Membre de la Société psychanalytique de Paris et du Groupe lyonnais de psychanalyse.

- **Bernard CHOUVIER**

Professeur émérite de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2. Il a été directeur du Centre de recherche en psychopathologie et psychologie clinique (CRPPC) de 1996 à 2009. Président de la Société française de psychothérapie psychanalytique de groupe (SFPPG).

- **René ROUSSILLON**

Professeur émérite de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2 (CRPPC). Il a été directeur du Département de Psychologie clinique de 1991 à 2012. Membre formateur de la Société psychanalytique de Paris et du Groupe lyonnais de psychanalyse. Prix Sigourney Award 2016. Reneroussillon.com.

Avec la participation de :**• Vincent DI ROCCO**

Professeur de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2 (CRPPC). Directeur du Département de Psychologie clinique depuis 2017.

• Nathalie DUMET

Professeure de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2 (CRPPC).

• René KAËS

Professeur émérite de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2 (CRPPC). Fondateur du CRPPC. Ancien président du CEFFRAP.

• Raphaël MINJARD

Maître de conférences en psychologie et psychopathologie clinique à l'université Lumière Lyon 2 (CRPPC).

• Sylvain MISSONNIER

Professeur de psychologie et psychopathologie clinique à l'université Paris Descartes. Directeur depuis 2012 du laboratoire « Psychologie clinique, psychopathologie, psychanalyse ». Membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris. www.rap5.org

INTRODUCTION

Anne Brun, Bernard Chouvier, René Roussillon

CET OUVRAGE correspond à l'anniversaire des vingt ans des colloques du CRPPC sur la thématique de la symbolisation, sa clinique et ses psychopathologies. Cette recherche apparaît depuis de nombreuses années sous des formes sans cesse renouvelées qui concernent la modélisation des processus de symbolisation. Nous n'avons jamais fini de la déployer dans de nouvelles directions, tant reste toujours un non symbolisé dans tout processus de symbolisation.

Plusieurs ouvrages issus de ces colloques ont été publiés aux éditions Dunod, comme :

- B. Chouvier *et al.* (1998), *Symbolisation et processus de création*, Dunod.
- B. Chouvier *et al.* (2002), *Les processus psychiques de la médiation*, Dunod.
- A. Brun, R. Roussillon *et al.* (2013), *Les formes primaires de symbolisation*, Dunod.
- A. Brun, R. Roussillon *et al.* (2016), *Aux limites de la symbolisation*, Dunod.

Après une exploration des processus de création et de médiations, de l'archaïque avec les formes primaires de symbolisation, puis du négatif avec les processus de désymbolisation et/ou d'asymbolisation, ce nouvel ouvrage propose

d'aborder les « environs » singuliers qui façonnent le rapport à la symbolisation d'un sujet : chaque contributeur mettra en perspective la virtualité symbolisante ou les enjeux désymbolisants des contextes qui participent à la subjectivation ou, au contraire, produisent des effets désubjectivants. De fait, notre dernier ouvrage sur *La symbolisation aux limites*, qui a déployé notamment les questions de la désymbolisation ou de l'a-symbolisation nous a conduits à mesurer à quel point ces thématiques impliquaient nécessairement la notion d'intersubjectivité. L'ombre de l'objet, selon la célèbre formulation freudienne, tombe aussi sur les processus de symbolisation, et il importe de traiter de ses effets subjectivants ou désubjectivants dans le rapport à la symbolisation de tout sujet.

La symbolisation comme processus de transformation implique l'intersubjectivité ainsi que les parts archaïques de la psyché : un des enjeux essentiels du travail de symbolisation concerne la transformation et l'appropriation des expériences premières, en lien avec les objets premiers de l'environnement. La symbolisation comme la désymbolisation ne s'effectuent jamais de manière solipsiste mais elles sont liées à la réflexivité potentielle de l'objet pour le sujet, à la groupalité psychique et aux cadres métasociaux.

Les environnements concernés à ce niveau sont multiples, depuis la contextualisation familiale des origines jusqu'à la configuration socioculturelle dans laquelle le sujet se situe et symbolise, c'est-à-dire transforme, métabolise et donne forme à ses expériences, se créant lui-même et le monde qui l'entoure dans cette mise en forme symbolisante.

Mais le choix de mettre au travail la question de la place de l'environnement dans le processus de symbolisation s'est aussi effectué en fonction d'autres enjeux, que notre dernier paragraphe implique, pour les pratiques cliniques actuelles. Nous pensons en effet que l'une des missions de la recherche clinique à l'université consiste à mettre ses moyens au service des pratiques des cliniciens « de terrain » et particulièrement des terrains où se rencontrent les problématiques narcissiques-identitaires en butte aux situations limites voire extrêmes de

la subjectivation de l'expérience de vie des sujets concernés. Cette mission implique que les recherches cliniques conduites à l'université portent moins sur les objets cliniques « standards » et relativement traditionnels de la pensée psychanalytique que sur la forme spécifique qu'ils prennent chez les sujets concernés. De ce point de vue, la question de l'environnement « symbolisant » ou « désymbolisant » ou entrave à la symbolisation est impliquée à différents niveaux qu'il nous faut rapidement évoquer.

En premier lieu l'une des questions essentielles des pratiques cliniques actuelles est la défense des dispositifs cliniques issus de la pensée psychanalytique et qui cherchent à s'ajuster aux particularités des tableaux cliniques « limites voire extrêmes » auxquels nombre des cliniciens « de terrain » sont confrontés. Les dispositifs cliniques sont les environnements symbolisants que les cliniciens tentent de proposer aux sujets en souffrance qu'ils sont conduits à rencontrer, ceux qui sont destinés à relancer les processus de symbolisation que l'histoire concrète des sujets a entravés.

Ces dispositifs cliniques visent idéalement à proposer l'environnement et les règles qui s'ajustent aux « besoins du moi » (selon le concept de D.W. Winnicott) des sujets, conçus comme ce dont ils ont besoin, et donc qu'il faut leur fournir, pour qu'ils puissent effectuer le travail de métabolisation et d'intégration subjective des expériences, souvent traumatiques, auxquelles leur histoire singulière les a confrontés.

Ce qui pose aussi, de fait, la question des environnements institutionnels de ces dispositifs et du soutien, ou à l'inverse des entraves, que ces environnements, ces « méta-cadres », leur propose. La question de la fonction symbolisante de l'environnement, au sens du cadre et du méta-cadre, doit donc se décliner à différents niveaux et à partir de l'articulation ou des conflits entre ces différents niveaux. Quelle que soit la pertinence d'un dispositif praticien ajusté aux besoins repérés d'un sujet, si le méta-cadre social et institutionnel au sein duquel ce dispositif doit évoluer ne cesse de rentrer en contradiction avec ce qu'il peut y avoir de fondamental

dans ces besoins, alors les bénéfices attendus du dispositif praticien seront considérablement restreints. Les méta-cadres institutionnels et sociaux sont souvent en partie déterminés par la « pénétration agie » des problématiques et tableaux cliniques auxquels ils sont confrontés comme J. Bleger en a proposé l'hypothèse essentielle. Face à l'impact de ces problématiques nombre d'institutions tendent à se structurer plus en réaction, en défense ou en tentative de maîtrise, qu'en matrice élaborative. Si les dispositifs des cliniciens tendent eux, à l'inverse, à tenter de créer les conditions d'accueil et d'élaboration de ce qui est sous-jacent aux problématiques cliniques en question, ils sont rapidement mis en porte à faux par rapport à leur méta-cadre institutionnel. Ce qui génère des conflits et des oppositions aux pratiques cliniques ou les dérive en les « recadrant » selon la logique institutionnelle dominante et réactionnelle. Seules les avancées dans la réflexion sur les dispositifs cliniques « symbolisants » et le type d'environnement qu'ils cherchent à promouvoir peuvent espérer soutenir les pratiques cliniques. Ce sera l'objet d'une prochaine livraison du CRPPC.

Mais l'environnement n'est pas qu'extérieur au sujet, il se définit aussi par tout ce qui est issu de l'histoire de la rencontre avec les différentes sortes d'environnement auxquels le sujet a été confronté dans sa vie : son processus de développement a été intériorisé en même temps que les objets qui ont pu les incarner à tel ou tel moment. L'ombre des environnements rencontrés, elle aussi, tombe sur le moi et la vie psychique du sujet. Dans les problématiques narcissiques-identitaires le Moi n'est pas cet espace intime où ne se rencontrent que les productions issues du désir du sujet et de ses aléas, il est aussi empreint par les incorporats auxquels il n'a pu historiquement se soustraire pour tenter de faire pièce à ses limites, détresses et zones d'impuissance, afin de tenter de les maîtriser. Le surmoi peut devenir « une pure culture de pulsion de mort » (Freud 1923), les formations idéales des contraintes aliénantes. Ces conjonctures imposent aux cliniciens une évolution technique pour tenter de désincarcérer ces

incorporats délétères, et peut être aussi une évolution paradigmatique dont la prise en compte des réactions et réponses des objets d'environnement s'avère la pierre angulaire. Les canons de la métapsychologie ne peuvent sortir indemnes de cette confrontation, ils sont contraints par les réalités cliniques rencontrées de « sauter par-dessus leur ombre ». Ils restent l'appui essentiel du clinicien mais sont sans cesse conduits à leur limite voire à aventurer celui-ci au-delà des limites qu'ils configurent. Là aussi le clinicien se retrouve souvent bien seul pour tenter l'aventure, là encore c'est sans doute la mission de la recherche universitaire que d'offrir accueil et appui à la créativité dont il doit faire preuve. Cet appui universitaire vise à aider le clinicien à fournir les concepts modèles et schèmes de pensée susceptibles de lui permettre de rester dans l'orbite d'une avancée métapsychologique rigoureuse, néanmoins ajustée à l'extension des indications des pratiques d'inspiration psychanalytique.

C'est dans cette perspective que notre centre de recherche CRPPC, à l'origine des ouvrages sur la thématique de la symbolisation, accueille des doctorants, pour la plupart des praticiens issus des terrains cliniques, qui viennent après des années de pratique théoriser leur clinique dans une thèse. Ces praticiens/chercheurs sont précisément pour la plupart confrontés à des cliniques qui ne relèvent pas de la cure type, mais des situations limites et extrêmes de la subjectivité, comme des cliniques de la criminalité, de pathologies somatiques graves dans un contexte hospitalier, des addictions, des psychoses, des autismes, d'adolescents suicidaires ou dans des passages à l'acte violents, de la psychopathologie du vieillissement dans un contexte institutionnel, des cliniques du handicap etc. Nous travaillons avec eux notamment la question des extensions de la psychanalyse (R. Kaës) sur les terrains de soin, soit la transposition de la théorie et de la pratique psychanalytique dans différents dispositifs en pratiques institutionnelles, avec le remodelage des paradigmes psychanalytiques et des dispositifs de soin, ainsi que l'évaluation de leur pratique à l'appui d'une invention de critères

cliniques d'évaluation (voir l'ouvrage *L'évaluation clinique des psychothérapies psychanalytiques*). Apparaît aussi centrale la question des interfaces de la psychanalyse avec d'autres champs, comme la psychologie du développement, la biologie, notamment les neurosciences cognitives, mais aussi la philosophie, la littérature et les sciences du champ social, l'anthropologie, la sociologie, sciences de l'éducation, etc. Ce dialogue interdisciplinaire dans les recherches cliniques consiste à ne pas cantonner la clinique et sa théorisation dans le seul champ de la métapsychologie mais à ouvrir un dialogue épistémologique avec d'autres disciplines, dialogue qui ne saurait relever d'une quelconque approche dite intégrative mais qui ouvre au contraire la réflexion à partir d'un écart épistémologique fécond.

Ce recueil se veut donc une pierre apportée à la défense des pratiques cliniques novatrices qui cherchent néanmoins à rester dans la logique profonde qui anime la pensée psychanalytique.

René Roussillon introduira dans le premier chapitre la problématique d'ensemble de l'ouvrage en décrivant le rôle central de l'objet dans les processus de symbolisation et de désymbolisation. Il retrace l'évolution de la prise en compte de l'environnement dans l'histoire de la pensée psychanalytique. Il évoque en premier lieu les théories du traumatisme par abus sexuels et narcissiques chez Freud et poursuit par des développements postfreudiens, G. Bateson, P.C. Racamier et D. Anzieu, puis W.R. Bion et D.W. Winnicott, ainsi que la psychologie et la clinique du développement précoce, avec les travaux de D. Stern, C. Trevarthen, B. Beebe, P. Rochat etc. Puis il aborde la fonction malléable de l'environnement et la symbolisation, avec notamment les travaux de M. Milner. Après ce parcours des auteurs, R. Roussillon décrit de façon originale la fonction symbolisante de l'environnement humain. Pour finir, un exemple clinique particulièrement éclairant évoque les difficultés auxquelles le clinicien est confronté lorsque les conditions délétères de l'environnement historique

viennent entraver l'élaboration actuelle par la répétition des conjonctures traumatiques.

Cet environnement historique, Anne Brun l'explore ensuite à partir de la dynamique de l'acte créateur qu'elle décrit comme indissociable du lien du sujet à ses environnements premiers. Le processus créateur lui apparaît en effet comme une voie royale pour explorer le rôle joué par la sensorimotricité en lien avec l'objet. Le fil rouge de son développement est que les expériences sensorimotrices et affectives primitives à l'origine du processus créateur portent les traces de la relation première à l'objet et prennent sens dans leur lien avec l'environnement primaire ; le processus créateur permettra à l'artiste de symboliser de façon toujours nouvelle les traces de ces expériences sensorielles archaïques. À partir d'exemples tant de créateurs que de patients, elle montre comment, dans la clinique comme dans le champ artistique, le processus créateur s'enracine dans la réactualisation de sensations hallucinées qui renvoient au lien primaire du sujet à son environnement. Il s'agit donc d'explorer ce processus créateur, tant dans l'histoire de la psychanalyse que dans la clinique, notamment des médiations thérapeutiques, à partir d'une centration sur la symbolisation de la sensorimotricité, indissociable du lien du sujet à ses environnements premiers. Il s'agit aussi de prendre en compte le rôle joué par la sensorimotricité, envisagée selon une perspective intersubjective, dans la clinique des médiations thérapeutiques, à partir de l'exemple des autismes ou des pathologies graves du narcissisme et de l'identité.

Puis, Vincent Di Rocco et Raphaël Minjard poursuivent l'exploration de la fonction de l'hallucination, mais sous un autre prisme que celui du rôle joué par les sensations hallucinées dans le processus créateur – celui de l'environnement halluciné lors de l'éveil de coma. Leur réflexion s'appuie sur deux pratiques cliniques différentes mais complémentaires, la pratique spécifique du psychologue dans le cadre de services hospitaliers de réanimation pour adultes avec des sujets en phase d'éveil de coma, et la clinique des états psychotiques chez l'adulte, selon un croisement

clinique original, au fondement d'une méthodologie qui vise à « départiculariser » la théorisation. De plus, à l'appui de travaux issus des neurosciences sur le rêve, notamment du modèle de J.-P. Tassin, ils mettent en débat les conceptions classiques de l'hallucination. De façon générale, la production d'hallucinations semble accompagner des mouvements de symbolisation et de désymbolisation qui soutiennent le processus représentatif lorsque le sujet, confronté au retour de traces d'expériences traumatiques, se retire dans un mouvement de clivage et représente ce retrait dans la psychose, ou encore lorsque le sujet survit à son effacement dans les lisières de l'éveil du coma. Les productions délirantes des patients lors de l'éveil de coma sont interprétées comme des mouvements de relance de l'activité de symbolisation, et non comme des moments de déréalisation : il s'agit de tentatives de restaurer une continuité psychique après un vécu de disparition du sujet. La présence de cet « environnement halluciné », produit par le télescopage entre stimulus perceptif et traces mnésiques s'avère donc le point d'appui pour une relance des processus d'appropriation subjective.

En deçà des facteurs matériels d'environnement, habituellement reconnus comme salutaires ou toxiques pour la santé des individus, Nathalie Dumet interroge la fonction de l'environnement intersubjectif, notamment de l'environnement affectif et relationnel dans lequel évolue l'individu, sur l'équilibre psychosomatique du sujet. Elle défend l'hypothèse d'une topique psychosomatique intersubjective, engagée dans l'équilibre comme dans le déséquilibre psychosomatique individuel. L'auteure montre donc la nécessité de poursuivre la réflexion topique en psychosomatique, à l'appui d'un riche parcours des psychanalystes, notamment des psychosomatiques contemporains. Elle conclut que cette fiction théorique de la topique psychosomatique intersubjective n'a d'autre ambition que de contribuer à alimenter la réflexion sur les liens entre psyché-soma, lesquels sont fondamentalement des liens médiatisés par la rencontre intersubjective et par ses enjeux (dé)narcissisants et (dé)libidinalisants. Elle souligne

aussi, à l'appui d'exemples cliniques, la primauté de la relation intersubjective dans les dispositifs de soins psychiques, quelle que soit la technique utilisée, à condition toutefois que cette relation soit vivifiante, autrement dit incarnée par le clinicien avec son propre psychosoma.

Alors que tous les champs explorés dans l'ouvrage par les différents auteurs concernent l'environnement humain, Sylvain Missonnier introduit une perspective très originale en proposant d'évoquer l'environnement non humain, constitué des objets *naturels* et des objets *culturels* : le paradoxe de cet environnement non humain sera donc d'être constitué d'objets si évidents que leur banalisation les rend invisibles et que leurs « virtualités symbolisantes » ou « désymbolisantes » s'avèrent trop rarement investiguées. L'auteur recourt d'abord, avec bonheur, à d'autres champs de savoir que la psychanalyse pour engager sa réflexion sur les objets inanimés du quotidien et le « système technique » : la philosophie avec Gilbert Simondon, les sciences de l'information et des communications avec Jacques Perriault et l'histoire avec le préhistorien André Leroi-Gourhan. Il décrit ensuite l'environnement non humain du point de vue de la psychanalyse, avec notamment les travaux de H. Searles. Puis il aborde la clinique des liens entre l'homme et l'animal, à partir de la question de la parentalité, et il se penche, pour finir, sur le lien du fondateur de la psychanalyse à ses animaux familiers. En conclusion de ses développements, Sylvain Missonnier convainc aisément son lecteur qu'il est désormais devenu impossible de scotomiser dans une psychanalyse de la symbolisation et de ses environnements l'environnement animal, minéral végétal et technique.

Enfin René Kaës s'interroge sur l'émergence de l'utopie comme symbolisation et/ou aliénation. Il décrit le lien de fondation mutuelle entre l'invention de l'Utopie et l'invention du Politique, en se focalisant sur l'invention de l'Utopia par Thomas More. Il montre comment l'utopie contient une ambiguïté fondamentale : d'un côté, rien ne peut être

changé au monde sans l'imagination d'un lieu *autre*, représenté comme *possible* par l'utopie, mais d'un autre côté, la *réalisation* de toute utopie contient en elle-même une dérive totalitaire et une dérive catastrophique dont témoigne la plupart des utopies réalisées. Le fil rouge de René Kaës est que l'utopie, *dans sa forme systématique*, résout cette ambiguïté à travers la formation paradoxale suivante : l'utopie exclut tout changement ultérieur, elle est un changement définitif. Bien au contraire, la forme de l'utopie qualifiée de « rêveuse » soutient l'imaginaire du changement d'un monde qui demeure ouvert, risqué, inachevé et réinvente l'histoire, au lieu de la figer, comme l'utopie systématique. Il oppose par ailleurs cette utopie systématique à l'utopie ponctuelle, sans totalisation ni obligation, qui maintient la possibilité du rêve. René Kaës décrit de façon précise les utopies systématiques comme des expériences catastrophiques en lien avec une détresse infantile mais génératrices aussi d'espoir et d'espérance, avec un fantasme du retour à la pureté des origines, et un espace persécuté, dans lequel s'exerce une maîtrise, pour figer le temps. René Kaës conclut que le défi de toutes les utopies, notamment à l'époque actuelle, consiste à inventer un autre Monde, sans le clore dans la catastrophe des utopies totalitaires.

Si cet ouvrage situe bien le travail de symbolisation comme appropriation des expériences premières, en lien avec les objets premiers de l'environnement, avec le constat partagé que la symbolisation ne s'effectue jamais de manière solipside, il s'impose de transposer ce constat dans le domaine de notre recherche et de souligner ce que les travaux du CRPPC à l'heure actuelle doivent à ses fondateurs, notamment René Kaës : le lien aux environnements concerne aussi au premier chef le travail de pensée qui ne saurait jamais être autoengendré.

Chapitre 1

LA FONCTION DE L'OBJET DANS LA SYMBOLISATION ET LA DÉSYMBOLISATION

René Roussillon

SOUS des formes différentes la prise en compte de l'environnement a toujours été présente dans l'histoire de la pensée psychanalytique. Ce qui, par contre, a pu changer ce sont les particularités de l'environnement prises en compte, aussi bien dans la théorie que dans la clinique, et l'évolution vers toujours plus de facteurs qualitatifs et relationnels.

Dans cette réflexion d'ouverture je souhaite retracer, sans chercher cependant l'exhaustivité, les grands mouvements de cette évolution pour en arriver aux modèles actuels.

LES « NEUROTICAS » : THÉORIES DU TRAUMATISME PAR ABUS SEXUELS ET NARCISSIQUES CHEZ FREUD

Dès l'origine, le poids de l'environnement dans la psychopathologie est marqué par la place donnée, en particulier dans l'hystérie, aux séductions sexuelles subies par l'enfant de la part d'un adulte, c'est la « neurotica » ou théorie de la place de la séduction sexuelle dans l'étiologie du traumatisme.

Deux points méritent d'être soulignés dans cette première forme d'impact de l'environnement sur la construction de la psyché :

- un trauma « peut en cacher un autre » (F. Brette) plus ancien, ou d'une autre nature, ce qui va pousser la clinique psychanalytique à remonter le temps jusqu'à un point où les facteurs internes et externes à prendre en compte dans l'étiologie du symptôme se mêlent, voire se confondent, étroitement au point de devenir relativement indécidables ;
- cependant Freud ne renoncera jamais à la prise en compte de ses « neurotica » dans l'étiologie des formes de la psychopathologie. Contrairement à ce qui est souvent avancé, ce à quoi Freud renoncera ce n'est pas à l'importance du traumatisme dans l'étiologie des souffrances psychiques, c'est à l'idée qu'il suffirait de retrouver la scène de séduction, la scène traumatique, pour traiter le problème. Son argument majeur mérite d'être rappelé : si le feu a pris dans un bâtiment parce qu'une lampe s'est renversée dans la cave, penser qu'on va éteindre le feu en éteignant la lampe est une illusion.

Ceci concourt à avancer un premier modèle de l'interaction du fonctionnement psychique d'un sujet avec les données de son environnement : même s'il y a des facteurs externes « objectifs » ce qui compte surtout est ce que le sujet en fait, peut en faire, c'est-à-dire l'impact sur sa subjectivité.

Donc si la place des facteurs d'environnement est bien reconnue dans cette première conception, le primat est quand même *in fine* donné au fantasme.

Mais l'affaire ne s'arrête pas là, car surgit alors la question : d'où vient le fantasme ?

Plusieurs directions sont alors avancées dans la pensée de Freud.

D'une part le fantasme lui-même lui apparaît comme un « sang-mêlé », c'est-à-dire comme une formation mêlant des événements précoces et la « théorisation » que l'enfant peut en faire compte tenu de son organisation psychique (et libidinale) du moment, une sorte de formation « transitionnelle » en quelque sorte.

La « théorisation », c'est-à-dire la mise en sens infantile, renvoie à un facteur « interne » : la pulsion et son mode d'organisation.

D'autre part, et de nouveau la pensée remonte le temps, l'autre facteur organisateur va être recherché dans la préhistoire de l'humanité (*Totem et Tabou*, 1913) et ses conditions d'environnement propres qui vont se précipiter sous la forme de schèmes organisateurs (les fantasmes originaires) qui vont commander la mise en sens (inconsciente) de l'histoire postérieure. Les événements de l'histoire propre du sujet vont ainsi être organisés par des schèmes acquis dans la préhistoire et fonctionnant comme des formes génétiquement transmises (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1916). Les événements antérieurs vont ainsi se comporter comme des formes de contraintes pour l'organisation et la mise en sens des événements postérieurs. La fonction de l'impact de l'environnement recule dans le temps mais est toujours présente dans le modèle de la pensée psychanalytique. L'ontogenèse doit récapituler la phylogenèse selon le fond darwinien de la pensée de Freud.

La fin de *Totem et Tabou* produit donc un nouveau renversement : « au commencement était l'acte », donc au commencement était le réel. L'environnement continue d'être présent

mais il est intériorisé, il agit d'autant plus qu'il est intériorisé. L'histoire de la construction du sujet humain s'écrit donc selon une dialectique dedans/dehors, dehors intériorisé, dedans externalisé et réciproquement.

Et la question va pouvoir dès lors rebondir sur les conditions aussi bien de l'intériorisation que de l'externalisation, et cette problématique-là va résulter de l'introduction du narcissisme et des débuts de la conception du Moi (sujet).

À partir de 1914 (et aussi 1915/16/18/20 *et sq.*) ces questions vont passer au centre de la réflexion psychanalytique de Freud et, partant, au centre de l'exploration psychanalytique.

Si un Moi est reconnu dans l'organisation psychique la question n'est plus seulement dedans ou dehors, car dans la psyché elle-même il y a différents dedans (le dedans du moi, du moi conscient et du moi inconscient, et donc aussi le dehors du moi au-dedans de la psyché etc.) et donc aussi différents dehors. Mais apparaît aussi toute la question de savoir selon quelles modalités et quels processus cela est entré au-dedans ? Ce qui ouvre toute la question de l'identification ou plutôt des identifications, et elles sont multiples et multiformes, mais aussi celle de nouvelles formes de traumas, ceux qui affectent l'organisation narcissique, ou plutôt car les traumas sexuels affectent aussi le narcissisme, et il s'agit de savoir comment ils affectent l'organisation narcissique.

En 1920 (« *Au-delà du principe du plaisir* ») le trauma narcissique est conçu comme une effraction traumatique de l'enveloppe, l'environnement met en panne les capacités de symbolisation, les capacités d'intégration et la psyché, pour survivre, n'a pas d'autre alternative que de mobiliser des contre-charges, des contre-investissements pour juguler l'invasion traumatique et ses effets désorganisateur.

En 1921 (« *Psychologie des masses et analyse du moi* ») Freud situe d'emblée que l'on ne peut approcher la psyché d'un sujet de manière solipsiste et sans prendre en compte les autres-sujets, donc son environnement humain, et Freud déclare : « la psychologie individuelle est d'emblée

une psychologie sociale ». La référence à l'autre, le « *Nebenmensch* », est inévitable pour penser le sujet et le sens de ce qu'il exprime, et le mode de rapport à l'autre doit s'insérer dans une « analyse du moi » – pas une « psychologie du moi » mais bien une « analyse » du moi qui va continuer d'occuper Freud jusqu'à sa mort –. Dans l'annexe Freud revient sur la mélancolie et le mode d'intériorisation qui la caractérise, l'incorporation, pour souligner – ce que Ferenczi développera par la suite sous le concept d'identification à l'agresseur – que les agressions issues de l'objet sont retournées contre le moi quand l'objet est incorporé. C'est une autre composante de « l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi » ici c'est le négatif de l'objet qui donne de l'ombre.

Dans une théorie ébauchée en 1922 et reprise en 1923 (« *Le Moi et le Ça* »), Freud souligne les effets potentiellement dévastateurs de l'intériorisation (« une pure culture de pulsion de mort ») : le parent, externe, ne connaît que les comportements et les actes manifestes, il ne connaît que le visible, le « surmoi sévère et cruel », forme intériorisée voire incorporée du parent, il connaît aussi les désirs et représentations internes et se comporte comme si c'étaient des actes : il met ainsi le Moi en impasse, il désymbolise les processus du sujet, le rend confus sur la différence entre la chose et sa représentation.

Mais si jusqu'alors la théorie de l'impact traumatique de l'environnement était surtout pensée comme impact quantitatif, s'amorce la conception d'un effet « qualitatif » de certains aspects de l'environnement et d'effets qualitatifs de leur impact. C'est bien aussi l'introduction des effets qualitatifs qui soutient la nécessité d'une « analyse du Moi ». Ferenczi a commencé à introduire l'idée que le plus traumatique dans l'abus sexuel infligé aux enfants, tient dans l'interdit voire le déni imposé par l'abuseur, le trauma n'est plus seulement quantitatif, effractif, il prend place dans un système relationnel, devient trauma relationnel.